

HERCULE VALJEAN

La ville de la mort

ÉDITIONS  
MONTREAL  
DÉTECTIVE *Enrg.*

BeQ

# Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire  
du Domino Noir # HS-041

## **La ville de la mort**

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Littérature québécoise*  
Volume 692 : version 1.0

# **La ville de la mort**

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.com/>

# I

Un grand jeune homme se leva de son banc, et se mit en frais de ramasser ses bagages épars.

Il mit ensemble sur le siège deux magnifiques valises en peau de vache, et un sac de peau de daim d'un luxe remarquable.

Puis il se rassit nonchalamment.

Le train entra dans les faubourgs de la ville.

Une ville enfumée, sale, mais portant la marque distinctive des grandes villes. Cette espèce d'atmosphère, difficile à déterminer, qui indique, dès les abords, que l'on entre dans une cité majeure.

Le jeune homme fumait sa cigarette et regardait défiler les rues surpeuplées, les maisons grises et noircies par la suie.

On devinait, à l'apparence, que ce jeune homme était riche, et qu'il était oisif, car ses

maines étaient blanches, et toute sa personnalité semblait fatiguée, lasse de vivre.

Jeune homme de bonne famille, ayant tout épuisé de la vie, et cherchant désespérément quelque chose pour enlever son ennui.

Mais dans la poche de veston du jeune, un objet, un petit objet bien innocent en apparence, démentait ce premier coup d'œil.

Cet objet était un bijou.

Un fabuleux bijou.

Une plaque de platine pur, sur laquelle était dessiné, à l'aide de diamants noirs mirifiques, un domino, un masque.

Le jeune homme n'était nul autre que le Domino Noir.

L'ennemi du crime.

Ce jeune oisif dont toute la vie était consacrée à la poursuite des criminels, au combat à mort contre le crime organisé ou non.

Commensal de la police, aide précieux qui dépistait les plus habiles malfaiteurs ou assassins,

et secondait merveilleusement la police.

Dans le train qui entrait dans cette grande ville, le Domino Noir, dont nul ne savait le vrai nom, excepté son assistant le plus intime, Benoit Augé, reporter au Midi, allait derechef combattre le crime.

De lui-même, sans avoir été demandé.

Il tira de sa poche une découpure de journal.

Un simple entrefilet.

On y lisait :

« Métropolis connaît en ce moment la plus terrible vague de crime que notre ville ait jamais connu. Meurtre et rapine, jeu organisé, fraude politique, extorsion, chantage, tout s'en mêle. Et la police semble impuissante. On pourrait même croire, à se fier aux apparences, que la police est muselée, qu'elle a les bras liés, qu'elle ne cherche pas à combattre l'état de chose présent, qui devient alarmant. »

L'entrefilet se terminait là.

Mais le Domino tira un autre entrefilet de sa poche, et le lut d'un air songeur.

C'était, selon toute apparence, un extrait d'un autre journal. Il était daté de quelques jours après la ligne de date du premier communiqué. Il se lisait :

« LE CITOYEN, journal publié en notre ville depuis quarante ans, a fermé ses portes aujourd'hui, sur l'ordre de la police. Une injonction, portée en cour, fut annulée par le juge Ferras. La police a fermé le CITOYEN à cause, a-t-on prétendu, d'obscénités publiées dans le journal. Le directeur du CITOYEN a voulu produire en cour, tous les numéros de son journal, pour établir la contre-preuve, mais le juge a refusé en invoquant que l'audition pour injonction n'est pas un procès, et que la contre-preuve visuelle ne peut être produite que devant un jury. Par ailleurs, comme il refusait l'injonction, le procès devenait impossible, et l'ordre de fermeture du journal a donc été mis en force. »

Le rédacteur de ce communiqué n'avait apporté aucun commentaire.

Pas plus, d'ailleurs que l'éditorial ne contenait aucune allusion à la fermeture du CITOYEN.

Ces deux entrefilets avaient amené le Domino Noir à Métropolis.

Désireux de combattre le crime, le Domino, devant le fait évident qu'à Métropolis le vice et le crime étaient organisés, et, de plus, tenaient les défenseurs de la loi sous leur domination, avait décidé de se rendre dans cette grande ville, et d'y apporter le soulagement de son habileté à dépister les criminels.

Le jeu était dangereux.

C'était la mort certaine s'il échouait.

Les magnats du crime n'hésiteraient pas à le tuer.

Surtout lui.

Car ce serait grande fierté pour de tels gens que de pouvoir abattre un être comme le Domino Noir, que jamais personne n'avait pu tenir entre ses doigts assez longtemps pour s'en débarrasser.

On entrait en gare.

Le train, au ralenti depuis une demi-heure, prenait le pas d'un cheval très lent.



Dans quelques secondes, le Domino Noir serait à Métropolis.

Dans quelques instants il commencerait la plus terrible aventure de sa carrière.

Car durant les quelques jours qu'il passa à Métropolis, le Domino Noir risqua mille fois sa vie, et se trouva en face de la mort, la mort rapide, brutale, sans phrase, une balle dans la tête, contre laquelle il ne pouvait rien faire.

Le train stoppait.

Le Domino Noir rassembla ses bagages, et se mit en devoir de sortir et de descendre.

Le train était arrêté le long d'un quai immense, construit assez haut pour arriver à l'égalité du marchepied des wagons.

Le Domino sortit sur le quai.

Une foule de porteurs à casquette rouge descendirent comme une nuée de corbeaux rouges coiffés sur ses valises.

– Ici, monsieur, ici ! Moi, monsieur, c'est à moi ?

Il sourit, et confia le sort de ses possessions à un nègre magnifique, montrant ses dents blanches.

– À l'arrivée des taxis, s'il vous plaît.

Deux minutes plus tard il arrimait ses bagages dans un taxi, et filait vers le meilleur hôtel.

La chasse au crime était commencée.

Les gros bonnets du crime, à Métropolis, n'avaient qu'à se bien tenir.

C'en était fait de leur règne.

## II

À l'hôtel, le Domino Noir s'enregistra.

Sous un nom d'emprunt.

Avec la permission spéciale des autorités, il portait sur lui plusieurs cartes d'enregistrement.

Il pouvait, à un moment d'avis, adopter un nouveau nom.

Et sa maîtrise du déguisement lui permettait, en plus, de changer de personnalité avec un tel art que nul n'aurait pu deviner, sous les nouveaux traits, le nouveau visage, la personnalité de l'audacieux Domino Noir.

Pour l'instant, il s'enregistra au nom fictif d'une de ses cartes d'enregistrement.

Puis il monta et dans la solitude de sa chambre, il se refit un visage.

Un jeune homme était entré dans la chambre.

Il se nommait le Domino Noir.

Quand il ressortit, c'était encore le Domino Noir, mais sous la personnalité d'un type très grand, voûté, large d'épaule, âgé d'une cinquantaine d'années, et portant tous les signes extérieurs d'un homme d'affaire, d'un ingénieur, ou quelque professionnel du genre.

Sous son déguisement, il descendit, sans être remarqué par les employés de l'hôtel.

Puis il marcha sur la rue.

C'était une rue rutilante, gaie, une rue de grande ville.

Les passants affairés déambulaient avec le sourire aux lèvres.

On ne sentait pas, à les voir, que sous ces dehors rieurs, se cachait la pire épidémie de crimes que cette ville, ou toute autre, ait jamais connue.

Il était évident, cependant en visitant un peu la ville, que le vice organisé y était florissant.

Des maisons de jeu opéraient en plein centre de la ville, derrière des vitrines à peine bloquées.

Les clubs de nuit abondaient.

Une demi-douzaine dans le seul district que visita le Domino Noir.

Et nul doute que le soir venu, la ville devenait une nouvelle Sodome aux vices horribles.

Le Domino se contenta de regarder et d'observer.

Il entra dans un magasinnet.

On y vendait des cigarettes, du tabac, des revues.

– Pour vous, monsieur ?

L'homme était assez vieux, et avait l'air hagard.

– Je voudrais des cigarettes.

Le Domino examinait.

Il vit une petite boîte contenant des billets numérotés.

– Je puis en acheter ?

L'homme eut un haussement d'épaule.

– Certainement. J'allais vous en offrir.

– Combien ?

– Vingt-cinq sous.

À ce moment, un policier entra.

– Allô, Jos !

L'homme derrière le comptoir ne montra aucune crainte.

Il venait pourtant de vendre au Domino Noir un numéro de loterie.

C'était défendu par la loi.

Le policier jeta un coup d'œil au Domino Noir.

Sans plus s'occuper de lui, il s'adressa au propriétaire du magasin.

– As-tu ton rapport ?

– Oui. Voici.

– Je vais te faire ton reçu.

Le propriétaire du magasin avait tendu, au policier, une liasse de billets de banque, ainsi qu'une autre boîte contenant des billets numérotés.

– Qui a gagné le gros prix, hier ?

– Je ne sais pas, je n’ai pas demandé au chef.

Le policier empocha l’argent, vérifia la série des billets contre une liste dans sa poche, salua et sortit.

Le Domino termina son achat, et sortit à son tour.

Il fallait que ça soit rendu loin.

Pour qu’un policier fasse la collection.

Pour qu’un agent de police ramasse les argents perçus pour la loterie.

Pour qu’un policier parle du « chef » comme étant celui qui saurait le nom du gagnant d’hier !

Oui, il fallait que la situation soit rendue bien loin.

Mais, d’avoir constaté ce fait rassura le Domino Noir.

Il était certain qu’aucune aide ne pouvait venir de la police.

On bloquerait, on tenterait de nuire au Domino, mais on ne lui aiderait pas.

Il eut un soupir de soulagement.

Il est toujours plus intéressant de savoir où l'on en est dans nos affaires.

Ça rend la vie plus facile.

Le Domino Noir, sous son déguisement de Victor Adam, ingénieur, reprit le chemin de l'hôtel.

Il lui tardait de sonder un peu le terrain.

Et rien ne semblait aussi simple que de voir un peu ce que pensaient les journalistes, de la situation à Métropolis.

Il retourna à l'hôtel, prit un bon diner, car il était près de midi, puis monta à sa chambre.

Il s'étendit sur le lit.

Alluma une cigarette.

Conçut, dans sa tête, une stratégie.

Il fallait d'abord, savoir qui était la tête dirigeante du mouvement.

Qui menait.

Qui imposait le crime à des citoyens



logiquement honnêtes, comme le chef de police, le maire de la ville, les juges, les administrateurs de la justice.

Cela sentait le chantage à plein nez.

Le chantage, l'intimidation.

Et surtout la bonne organisation.

À en croire le journal, tous les crimes étaient commis impunément à Métropolis.

Et le Domino Noir – Victor Adam – le croyait facilement.

Sa petite aventure dans le magasin de cigarettes était une preuve.

Il sortit son portefeuille.

Il avait, dedans, un nom et une adresse, inscrits sur une carte. Le nom d'un reporter au CITOYEN.

Le CITOYEN, journal de combat, fermé pour avoir voulu exposer la police comme complices du crime, n'existait plus.

Mais ce reporter devait encore être à Métropolis.

Benoît Augé était un de ses amis.

Il avait donné le nom au Domino Noir.

En mentionnant le reporter comme un loyal et précieux allié.

Le Domino étudia la carte.

Y était écrit :

*Rodolphe Bernier*

*140 Du Buisson*

*Métropolis.*

*Tel : ADonis 4044*

Le Domino ouvrit le téléphone.

Il se préparait à demander ce numéro quand il se ravisa.

Un hôtel est un centre pour la pègre.

Qui sait si les employés, les téléphonistes n'étaient pas des alliés.

Autant ne pas prendre de chances.

Le Domino décida de se rendre voir Rodolphe Bernier chez lui.

### III

Rodolphe Bernier surprit le Domino Noir.

Il ressemblait beaucoup à Benoit Augé.

Même regard franc.

Même attitude d'intégrité.

Même souci de loyauté.

– Je suis envoyé par votre ami Benoit Augé,  
lui fit le Domino.

– Un télégramme m'annonçait votre venue.  
Vous êtes le célèbre Domino Noir ?

– Oui.

– Il est bon que vous soyez venu. La situation  
ici devenait désespérée.

– Tant que ça ?

– Oui.

– Et la police ?

Rodolphe Bernier haussa les épaules...

– La police ? Vendue corps et âme.

– Aucune aide de ce côté ?

– Non.

– J'avais cru deviner ça.

Le Domino raconta sa petite aventure du matin.

Rodolphe Bernier ne parut pas surpris.

– Je pourrais, moi, vous en raconter des douzaines de ces preuves que la police coopère avec le syndicat du crime.

– N'y a-t-il donc pas un seul policier honnête ?

– Ah, oui, des centaines sont parfaitement intègres. Mais ceux-là ont été relégués à l'arrière. Ceux qui coopèrent ont tous les postes de commande.

– Ça devient difficile...

– Oui.

– Avez-vous une idée de l'organisation de ce syndicat ?

– Oui et non. Il est facile de découvrir les diverses têtes dirigeantes de chaque « département ». Ainsi le jeu est mené par Antonio Férutti, un Italien. Wesermann, un juif, mène la prostitution. Les loteries sont dirigées par un canadien-français, Gilbert Beauregard, un convict. L’extorsion est menée par les directeurs de chaque « union », chaque « société » de protection, auxquelles les marchands doivent payer un écot hebdomadaire ou mensuel pour rester ouverts.

– Et s’ils ne paient pas ?

– Les sociétés ont des moyens de les fermer.

– Quoi par exemple ?

– Une bombe dans l’établissement, le feu, la démolition, un tas de choses.

– L’intimidation après l’extorsion.

– C’est bien ça.

– Et vous croyez qu’un magnat du crime dirige les destinées de la ville.

– Je le crois.

Mais vous ne le connaissez pas.

– Non. C’est comme je vous dis. Il est facile de remonter jusqu’au chef d’une organisation en particulier. Mais de qui il prend ses ordres, qui le mène, qui le dirige... ça... c’est mystère.

– Ils pourraient travailler de façon indépendante.

– Non. Pas un d’entre eux n’a l’intelligence voulue pour mener son affaire seul. Il en faut un, ou plusieurs autres derrière lui.

– Donc, il s’agit de découvrir le grand manitou...

– C’est justement ça.

– Vous avez travaillé dans cette direction ?

– Un peu, et ça explique que ma vie soit en danger.

– En danger ?

– Oui, j’ai reçu deux téléphones de menace.

– Quand ?

– L’un hier, et l’autre ce matin, à bonne heure.

– Vous ne lâcherez pas ?

Rodolphe Bernier se mit à rire.

– Évidemment non...

Quelques minutes plus tard, après être convenus d'un rendez-vous, les deux hommes se quittaient.

Le Domino Noir, alias Victor Adam, se remettait en marche en direction de son hôtel.

Il n'avait pas fait deux rues qu'une voiture, lancée à toute vitesse, faisait un freinage risqué juste vis-à-vis le Domino Noir, et une volée de balles de mitrailleuse surgissait d'une des fenêtres de la voiture.

Mais le Domino Noir était prêt à toute éventualité.

Il entendit venir la voiture.

Devina le danger avant de le voir.

Il roula par terre.

Un soupirail bordant le trottoir, et disposé dans un enfoncement lui servit d'abri.

Ainsi la volée de balles passa au-dessus de lui,



et le manqua par trois pieds.

Il resta tapi dans l'encoignure du soupirail, attendant avant de retourner sur le trottoir.

Le soupirail était bouché.

Une toile empêchait de voir à l'intérieur.

Mais deux raies lumineuses chaque côté indiquaient qu'il y avait de la lumière dans cette cave.

Puis, tout à coup, la toile se leva.

Un homme venait voir qui avait tiré des coups de feu.

Le Domino se trouva en face d'un visage cruel, laid à faire peur. Le visage d'une brute à face humaine.

Et derrière ce visage, par l'orifice qui restait dans le soupirail, le Domino Noir vit une chaise sur le plancher.

Et ligoté sur la chaise, une femme.

Les yeux horrifiés.

Le visage exsangue.

L'homme aperçut brusquement le Domino Noir, à un pied de lui de l'autre côté de la vitre.

Il referma avec alacrité la toile, et tout retomba à sa normale.

Mais le Domino Noir était hanté par cette femme ligotée sur une chaise.

Il n'y avait pas à sortir de là, un crime se commettait.

Mais quel crime ?

Et comment le savoir.

Il épia la rue.

Tout semblait paisible.

Le soleil tombait rapidement.

L'après-midi tirait à sa fin.

La rue était presque déserte.

Beaucoup de passants avaient entendu les coups de feu, avaient vu la voiture de la mort.

Mais personne n'avait osé s'en occuper plus que cela.

Dans une ville comme Métropolis, cousue de

crime, il ne fait pas bon se mêler des bagarres entre gens de la pègre.

Autant disparaître, vider le trottoir, s'en aller chacun chez soi, sans plus s'en faire.

Le Domino vit la rue déserte, et sortit de sa cachette.

On était pressé.

On avait même pas pris le temps de vérifier s'il était bien mort.

À moins que ce ne soit tout simplement pour l'effrayer.

Il n'essaya pas de deviner comment on avait pu le savoir ici, et le reconnaître sous son déguisement.

Il était trop intéressé à cette femme ligotée.

Sur le trottoir, il observa la maison.

Une haute maison-appartement.

Assez vieille.

Le Domino songea que vieille ainsi, la porte ne s'ouvrait probablement pas sur un déclenchement automatique.

Il grimpa les marches du perron.

La porte du vestibule était grande ouverte.

Il serait facile d'entrer, de trouver la porte du sous-sol, de descendre...

## IV

La porte était au fond d'un corridor.

C'était la seule porte sur ce pan.

La seule qui ouvrit environ vis-à-vis le  
sourirail.

Le Domino s'y dirigea.

Il n'avait eu aucune difficulté à trouver la  
porte de descente.

Et il n'avait rencontré personne.

Ainsi son entrée était tout à fait inaperçue, et il  
se sentait en sûreté.

Il se décida d'une stratégie.

Il n'était évidemment pas question de frapper  
à la porte comme ça.

Défoncer était hors de question.

Et il ne semblait pas y avoir d'autre porte à cet  
appartement.

Le Domino se gratta la tête.

Le problème était compliqué.

Tout à coup, il entendit une plainte étouffée.

Une femme se plaignait dans la chambre.

La femme ligotée, probablement.

Cela le décida.

Il frappa deux coups secs à la porte.

Le silence se fit.

Il frappa deux autres coups.

Au moment où il se préparait à enfoncer le pêne d'un coup d'épaule, l'huis s'ouvrit doucement.

Sur une chambre noire.

On avait éteint la lumière.

Revolver au poing, le Domino entra.

Il regretta un instant n'avoir point sa grande cape noire et son domino.

Vêtu ainsi, il se confondait avec l'ombre.

Devenait part et partie du noir, et nul humain n'aurait pu savoir où commençait la nuit, et où se

terrait le Domino.

Mais il n'avait pas sa cape.

Il observa le trou noir un instant.

Évidemment, c'était un piège.

Mais s'il restait ici, encadré par la lumière, il s'exposait à une balle, d'une seconde à l'autre.

S'il entra...

Il entra.

Doucement, avec des gestes mesurés, il entra.

Il fit un pas.

Deux pas... et trois.

Il passa le seuil...

Marcha vers l'ombre.

Pas un souffle.

Pas un bruit, pas un mouvement.

Rien...

Rien...

Si, un mouvement à ses côtés.

Mais il jura d'une voix éclatante.

Car il était trop tard, et il n'avait pas pu parer le coup.

Un coup qui s'asséna sur sa tempe, et le jeta raide et inconscient, sur le plancher.

Quand il reprit connaissance, il était couché sur un banc, dans un parc, et un policier le secouait pour le réveiller.

– Ouste, debout, allons, debout !...

Il se frotta les yeux, et se leva, la tête endolorie, la tempe qui lui martelait de la douleur dans les centres nerveux.

Le policier lui prit le bras.

– Venez !

– Où ça ?

– Au poste.

– Pourquoi ?

– C'est défendu de dormir sur les bancs de parc.

– Quoi ?

– Vous m'avez entendu.



– Mais je n’irai certainement pas au poste pour ça.

Le policier se carra les épaules.

– Mon petit ami, pas de rouspétance. Venez, puis plus vite que ça.

Le Domino vit qu’il n’y avait rien à faire.

– Vous êtes plus sévère pour ça que pour le vice organisé...

– Qu’est-ce que vous voulez dire ?

– Je veux dire que les maisons de jeu opèrent ouvertement. Je suppose que si je vous payais de la protection, vous me laisseriez aller, comme vous laissez marcher ces endroits illégaux.

Le policier regardait le Domino Noir avec un drôle de regard.

Il sembla soudain plus intéressé, et s’assit sur le banc.

– Asseyez-vous un instant, et causons.

– De quoi ?

– D’abord comment se fait-il que vous ayez cette marque bleue et rouge sur la tempe ?

Le Domino lui raconta son aventure. Mais il ne se nomma. Il lui sembla, en parlant, remarquer que ce policier avait une figure particulièrement honnête.

Le constable le laissa parler.

Quand il eut fini, il fut quelques minutes silencieux.

– Quand on vous a attaqué, d’où sortiez-vous ?

Le Domino pesa la question un instant.

Il décida de parler.

– De chez Rodolphe Bernier, le reporter au

CITOYEN.

– Ah, c’est vous, ça ?

– Me connaissez-vous ?

– Non, mais nous avons reçu l’ordre de ramasser tout individu qui serait trouvé dormant sur un banc de parc. Voilà pourquoi je vous amenais au poste. Ordinairement, on les laisse dormir.

– Ah ?

– On savait probablement que vous seriez ici.

– Mais pourquoi pas me tuer tout de suite ?  
C'est assez facile ici.

– C'est qu'on veut surtout savoir qui vous êtes.

Le Domino Noir se mit à rire.

– Ah, comme ils sont curieux, ces gens...  
Dites-moi, comment vous nommez-vous ?

– Dupuis.

– Vous allez m'amener au poste...

Dupuis se gratta la tête.

– Je ne sais pas. Il y a longtemps que je me demande s'il n'y aurait pas moyen, à deux ou trois, de mettre fin à toutes ces petites histoires qui se passent. J'ai beaucoup de sympathie pour Bernier. Mais il est seul.

– Vous pourriez lui aider.

– Je risque gros.

– Vous n'avez tout de même pas peur ?

– Et ma femme, mes enfants. C'est comme ça qu'on nous tient en respect, vous savez. Deux de mes camarades ont vu disparaître un de leurs

enfants, quand ils ont essayé de s'insurger.

– Vous croyez que c'était selon les ordres du grand manitou ?

– Nous en sommes tous sûrs, tous ceux qui sont honnêtes.

Le Domino Noir réfléchit un instant.

– Écoutez, je crois que vous êtes un allié précieux.

– Pensez-vous ?

– Oui. Je vais vous dire qui je suis..

– Qui êtes-vous donc ?

Le Domino mit la main à sa poche.

Il en tira son bijou de platine.

– Vous voyez ça ?

Le policier Dupuis était pâle.

– Oui.

– Alors qui suis-je ?

D'une voix que l'émotion faisait trembler, Dupuis murmura :

– Le Domino Noir !

– C'est bien ça.

– C'est vous... vous... qui êtes rendu ici, pour mettre fin aux déprédations des criminels de Métropolis ?

– Oui, c'est moi.

– Ah, comme je suis content !

Et le policier avait réellement l'air content.

Le Domino sentit qu'il venait de faire un bon coup.

Toute cette section de la force constabulaire, restée honnête malgré les occasions offertes, était un atout précieux.

Mais il conjura Dupuis d'être discret.

– Si l'on sait que le Domino Noir est ici, avant le temps, je risque de manquer complètement mon coup.

– Je serai muet comme la tombe. Je vais avertir mes amis que nous partons en chasse contre le grand manitou, et je vous assure qu'ils seront contents. Je ne leur dirai pas, cependant que vous êtes en charge...

– C’est mieux de ne rien dire.

– Comptez sur moi.

– Et quand vous reverrai-je ?

– Ce soir, au cabaret Coq d’Or. Je serai en civil. Personne ne me connaît là-bas.

– Bon, je vous attends là. À quelle heure ?

– Vers dix heures.

– Entendu... à ce soir.

Et Dupuis quitta le Domino.

Ce dernier était si content de son nouvel allié qu’il ne se sentait même plus de son mal de tête.

## V

Le Domino Noir retourna à l'hôtel.

Il fit le bilan de la situation.

Bernier était connu des chefs du crime.

On le surveillait.

Et on savait assez sur lui pour comprendre que tout visiteur intempestif devenait un ennemi.

Ainsi, on avait repéré le Domino, sans savoir qui il était...

Et on avait tenté de l'occire.

Mais pourquoi cette façon malhabile, brutale sans grande chance de réussite.

À preuve la vitalité présente du Domino.

Et dans la chambre noire, pourquoi ne pas l'avoir tué ?

Pourquoi l'avoir déposé sur un banc de parc.

Le Domino se rendit compte qu'il avait affaire à des adversaires terribles.

Il lui faudrait jouer le jeu serré.

Et puis tout à coup, il comprit.

Il comprit tout le jeu, et en admira la grande précision, ainsi que la terrible menace.

Pour une fois dans sa vie, le Domino Noir fut découragé.

Que faire, un homme seul contre de tels génies du crime ?

Car le plan était génial.

Le plan était magnifique.

– Il ne faudra pas, se dit le Domino, que je manque ce soir, ce rendez-vous avec mon précieux allié, le constable Dupuis.

Puis il continua :

– Mais je n'irai pas seul, je veux que Bernier rencontre Dupuis. Je veux que Dupuis rencontre Bernier.

En attendant le moment, il descendit dans le lobby de l'hôtel, et se dirigea vers le comptoir de



la gérance.

– Je suis un ami de Gérard Le Maltais, qui s'enregistrait ici ce matin. Monsieur Le Maltais a du quitter la ville pour trois jours. Il revient aussitôt, cependant. Il consent à me céder sa chambre, durant ces trois jours. Les bagages de Monsieur Le Maltais sont encore là, cependant.

Le commis accepta de bonne grâce.

– Si vous voulez signer ici, monsieur. Et je suppose que vous n'avez pas d'objection à vous rendre responsable du petit compte de monsieur Le Maltais ici ?

– Mais pas du tout, pas du tout.

Le commis sortit une feuille de papier, rédigea une petite déclaration en ce sens, que le Domino Noir, alias Gérard Le Maltais, alias Victor Adam, signa immédiatement.

Et l'affaire était café.

Le Domino, ayant réglé le cas de l'hôtel, qui le tracassait un peu, s'acheta un journal, et s'enfonça dans un fauteuil du lobby.

Tout en surveillant un peu les allées et venues

des gens, il lut la première page de la publication.

Il lut avec stupéfaction.

Il y avait de quoi.

En grande manchette, dans une boîte, un bâton de dynamite.

Dans une lettre ouverte au journal, un homme dénonçait la vague de crime qui s'abattait sur Métropolis.

Sans cependant accuser la police d'incompétence, et sans jeter le blâme sur qui que ce soit.

L'article louangeait même la police.

Le Domino sourit.

– En voilà un qui n'a pas pris de chance... Mais ce qu'il dit est bien vrai. Qui est-il donc pour tant oser ?

Il chercha la page.

En dessous de l'article, une note du rédacteur.

On parlait de l'article de Hervé Huard.

On en parlait comme d'un événement.

– Gros personnage, sedit le Domino.

Un peu plus loin dans l'article, le Domino découvrit une allusion aux charités de monsieur Huard. Puis, en toutes lettres :

« Monsieur Huard, philanthrope et homme de bien, a décidé de se mettre à la conquête de la paix. Le crime a assez duré dans notre ville, et il est temps d'enrayer l'épidémie. »

Le Domino plia son journal d'un air songeur.

– Il me faudra rencontrer ce Huard. Lui expliquer ce que j'ai l'intention de faire ici. Il se peut qu'ainsi je puisse arriver à mes fins plus rapidement. Son appui serait d'une valeur incalculable.

Il résolut de se rendre chez Huard, à la première occasion.

En attendant, il révisa son plan d'attaque.

– Il s'agit, songea-t-il, de savoir qui est le chef. Qu'avons-nous comme indice. Rien qui vaille... Il y a du chantage dans l'air. Il est presque évident que le chef du crime fait chanter nombre d'officiers. Car enfin, d'avoir dans sa

main des juges, ces avocats, les édiles, la police, les cours de justice, il faut tout de même que le bonhomme soit puissant. Une seule puissance pourrait régner sur tous ces gens : la peur. La peur des déclarations. Le chantage.

Il se leva.

– Je vais téléphoner à Bernier. Me voici devant un mur de brique, il est temps que je me démène.

Mais le téléphone de Bernier sonna en vain.

On ne répondit pas.

Le Domino sortit de la cabine.

Il était indécis.

Le problème se compliquait du fait que ses ennemis, savaient qu'il avait des idées de laver la ville de la lie qu'elle contenait.

Le Domino était maintenant moralement certain que ses ennemis savaient cela.

Et il était extrêmement probable qu'ils savaient que lui, Victor Adam, n'était nul autre que le Domino Noir.

De cela, aussi, le Domino Noir était certain.

Il décida de monter à sa chambre, se changer, afin d'aller au Coq d'Or.

Il grimpa les trois étages à pied, préférant l'exercice.

En toute confiance, il entra dans sa chambre.

Il n'aurait pas dû avoir tant confiance.

Un homme était assis dans le fauteuil près de la fenêtre.

Un homme dont la main tenait un énorme revolver .45.

Une main ferme, solide, sans un tremblement.

Le Domino figea dans l'entrée.

L'homme lui fit signe de la main.

– Viens, ferme la porte doucement.

Le Domino obéit.

Il examina le visage de l'individu.

Les yeux, le pli de la bouche, le menton mou, tout indiquait le tueur de profession, le fort-à-bras payé pour tuer.

– Que voulez-vous ?

L'homme se mit à rire.

– Je viens te faire une visite... de politesse. J'ai une petite politesse à te faire.

Le Domino tendit l'oreille.

Il avait cru entendre quelque chose.

– Quelle est... ta politesse ?

– Ceci !

En attendant ces mots, le domino se jeta à terre, et la balle qui l'aurait frappé en plein cœur alla se perdre dans le mur.

L'homme poussa un juron, et à cet instant précis, la porte d'entrée de la chambre enfonça, et une dizaine de policiers firent irruption.

Un détective en civil était à leur tête.

– Haut-les-mains, armes à terre.

L'homme obtempéra.

Une immense surprise lui avait envahi le visage.

Le Domino resta accroupi par terre.

Le détective qui menait les policiers s'approcha.

– Viens, et pas un mot.

L'homme qui avait essayé de tuer le Domino se releva.

– Êtes-vous fou ? Qu'est-ce que vous venez faire ici, m'arrêter ? Viendriez-vous fou par hasard ?

Le détective ne répondit pas.

– Mais comprenez-moi donc, vous n'avez pas d'affaire à m'arrêter ?

Le détective passa les menottes à l'homme.

– Ti-Rouge, tu as essayé de tuer l'occupant de cette chambre, tu vas payer pour ton crime...

– Mais ?...

– N'est-ce pas, monsieur Adam que cet homme vous a tiré ? Vous êtes prêt à déposer une plainte contre lui ?

Le Domino, toujours accroupi par terre, souriait.

– Mais oui, certainement que je suis

consentant.

Le détective fit signe à ses policiers, et ils sortirent dans le corridor.

Celui qu'on avait appelé Ti-Rouge, sacraït entre ses dents, les menottes aux poignets.

– Voulez-vous vous lever, monsieur Adam, et me suivre aux quartiers-généraux ?

– Pourquoi ?

– Mais pour signer la plainte.

Le dernier policier venait de sortir.

Le Domino était seul avec le capitaine des détectives et Ti-Rouge.

Brusquement, le Domino tira une arme à feu de sous lui, et la braqua sur les deux hommes.

– Un moment, c'est à mon tour de parler. Ti-Rouge, tu n'es pas très intelligent. Tu es tombé dans une trappe. Tu n'as pas lu les journaux ? Voici, un gros bonnet écrit un article sur le crime. Il y est question de nettoyage. La police a besoin de se couvrir contre un tel article, alors on t'envoie ici, pour me tuer. Si tu réussis, tant



mieux, on se débarrasse de moi, car je suis devenu gênant. Sinon, on t'arrête, je signe une plainte, et on a un coupable à produire en cour demain matin. S'il le faut, vingt témoins oculaires jureront que tu as tenté de me tuer. Ce sera une condamnation majeure, le public sera content, l'auteur de l'article aussi... Dieu que tu es bête de te laisser attraper ainsi, mon pauvre Ti-Rouge.

Le bandit sacrait.

Le détective aussi.

Le Domino Noir riait.

– Qu'est-ce que tu vas faire, Ti-Rouge ?

– Vous verrez, vous verrez... Ah, ils veulent me jouer des coups de cochon ? Moi aussi je suis capable d'en jouer... Vous verrez...

Le détective était indécis.

Le Domino le tira de son indécision.

– Amenez-le, débarrassez ma chambre. Faites-en ce que vous voudrez. Moi, je m'en lave les mains.

– Vous ne signerez pas la plainte ?

– Certainement pas.

Le détective se remit à sacrer.

– Allez, ouste, sortez, débarrassez la place, allez-vous-en... au diable si vous voulez, je veux me changer... Sortez !...

Le détective prit Ti-Rouge, toujours menotté, et le mena vers la porte.

Là, se retournant, le bandit déclara au Domino.

– Ils ne peuvent pas me garder aux quartiers-généraux, ils n'ont pas de plaintes déposées contre moi. Quand je serai libre, je vais revenir ici, et si vous combattez le crime, je vais vous aider... moi, j'en sais bien des affaires...

Le détective donna un coup brusque à Ti-Rouge, et celui-ci alla retomber contre le mur.

– Ta gueule.

Puis il ouvrit la porte, et poussa son prisonnier dans le corridor.

La porte se refermait à peine que le Domino

entendit un coup de feu.

Il courut vers la porte, l'ouvrit.

Ti-Rouge gisait sur le plancher, une balle dans la tête.

Le détective souriait.

– Imaginez-vous donc, monsieur Adam, que Ti-Rouge a essayé de s'enfuir.

Le Domino regarda.

Ti-Rouge gisait à deux pieds de la porte.

– Il n'a pas couru loin...

Le détective souriait toujours.

– Non, vous comprenez que je veillais...

Le Domino se pinça les lèvres.

– Vous veilliez en effet, je vois ça.

Puis il referma la porte, songeur, et se mit en frais de se changer.

Diable, il avait affaire à de rudes gaillards.

La mort, le crime, les plus basses vilenies ne les effrayaient pas.

Le Domino se dit que son entrevue avec

Dupuis allait être le commencement de la fin...

Car il était temps...il était temps...

## VI

Quand il téléphona à Bernier cette fois-ci, le Domino eut une réponse.

Bernier lui-même.

Le Domino lui donna un compte-rendu des événements de la journée.

Puis il lui exprima le désir de le voir se joindre à lui pour la rencontre au Coq d'Or.

Mais Bernier déclina.

– Il serait mauvais d'être vus ensemble. Mieux vaut travailler indépendamment. Je serai non loin de vous cependant, et je veillerai au grain...

– Quel grain ?

– Sait-on jamais ?

Et Bernier raccrocha sur ces mots vagues.

Le Domino se changea d'habit.

Prit son revolver.

Vérifia le chargement.

Tout était dans l'ordre.

Il se prépara à sa rencontre avec le policier Dupuis, le policier intègre aux idées de réforme.

Il partit vers neuf heures.

Il marcha vers le Coq d'Or.

Un renseignement demandé au comptoir de l'hôtel lui avait donné l'endroit.

C'était assez loin du centre de la ville, mais il préféra marcher.

Il fit deux coins de rue, et se rendit compte qu'il était suivi.

Mais cela ne le surprit pas.

Il était normal qu'il le fut.

En marchant, il rencontra un vendeur de journaux.

Le garçon criait à tue-tête.

– Le Domino Noir est ici ! Lisez les détails !  
Le Domino Noir vient combattre le crime !

Le Domino se raidit sous le choc.

On devait être bien sûr de soi pour déclarer aussi ouvertement sa présence ici.

C'est donc que...

Le Domino Noir se redressa les épaules et marcha d'un pas plus ferme.

Il savait maintenant où il en était.

Son enquête n'avançait pas vite, mais au moins il pouvait mieux calibrer ses adversaires, ne pas les prendre pour des idiots.

Il marcha plus rapidement.

Il avait hâte de rencontrer Dupuis.

Bien hâte.

Le Coq d'Or était situé sur une petite rue étroite.

C'était un endroit petit, enfumé, pas trop propre.

Le Domino souriait.

Il entra dans le cabaret.

Il chercha des yeux.

Il ne fut pas long à découvrir Dupuis.

Des cabines étaient alignées le long du mur de gauche.

Dupuis était assis dans l'une d'elles.

En manœuvrant à travers les tables pour s'y rendre, le Domino aperçut Bernier dans la cabine voisine.

Celui-ci ne lui fit qu'un rapide clin d'œil, mais garda un visage impassible.

Le Domino se sentit plus rassuré.

Un instant il souhaita pouvoir découvrir quelque scandale de drogue afin de recourir à l'aide des policiers fédéraux.

Mais ce ne fut qu'un éclair, et il se sentit satisfait de voir que Bernier montait la garde.

Nul doute qu'il était armé, et deux valent mieux qu'un.

Il s'assit avec Dupuis.

Le constable avait l'air fatigué.

Il avait les yeux hagards.

– Domino, dit-il...



Mais le Domino l'interrompit.

– Dupuis, ce nom-là est défendu... Je m'appelle, pour la circonstance, Victor Adam.

Le constable se pinça les lèvres.

– Le nom est bien choisi... Adam, victorieux. Premier homme... ou dernier.

– Que voulez-vous dire...

– Une idée bête qui me passe par la tête. En tout cas, faites bien attention à vous. Mes camarades et moi comptons tellement sur votre aide. Dites-moi, avez-vous mis la main sur des informations ?

– Je crois que oui.

Le Domino observait le constable. Il continua :

– Je crois que je sais qui est le grand manitou, le chef, celui qui donne les ordres dans Métropolis, et qui terrorise et la police et les citoyens.

Dupuis regarda longuement le Domino Noir.

Puis il dit d'une voix basse.

– Je crois que cette discussion est tenue dans un mauvais endroit. On pourrait nous entendre ici. Venez avec moi, en arrière. Il y a un petit salon, nous allons y être tranquilles.

Le Domino acquiesça.

Il suivit Dupuis.

Du coin de l'œil, il vit que Bernier épiait leur sortie, et la direction qu'ils prenaient.

Ils longèrent un corridor.

Une porte au bout.

Dupuis y frappa trois petits coups secs.

Aucune réponse.

Il se tourna vers le Domino Noir.

– Aucune réponse... il n'y a personne, nous pouvons entrer.

Il ouvrit la porte.

La salle était dans l'obscurité.

Dupuis entra, fit signe au Domino de le suivre, referma la porte sur lui, chercha un instant le bouton électrique sur le mur, le tourna...

La pièce fut plongée dans de la lumière crue.

Le Domino ne fut pas surpris de ce qu'il vit.

Il s'en attendait.

Quatre hommes étaient assis le long d'une grande table.

Parmi eux, le capitaine rencontré dans l'après-midi.

Dupuis riait.

– Tu ne t'attendais pas à ça, Domino ?

Le Domino haussa les épaules.

– Je m'en attendais. J'ai vu clair dans ton jeu dans le parc, quand tu t'es vendu.

– Je me suis vendu ?

– Oui.

– Comment ça ?

– Tu le sauras un jour.

– Dis donc comment je me suis vendu ?

– Tu le sauras plus tard. Pour l'instant, parlons d'affaires.

Le constable Dupuis s'avança vers la table.

Il se pencha, et murmura quelques mots à voix basse.

Les quatre hommes regardèrent le Domino Noir.

Celui-ci, debout près de la porte, lut son sort dans leurs yeux.

Il fit un mouvement.

– Ne bouge pas !

L'un des quatre, un gros à la mine morose, tenait un pistolet dans sa main.

– Ne bouge pas, ou je tire.

Le Domino se gratta la tête.

L'un des hommes se leva.

S'approcha du Domino.

– Ainsi tu crois avoir trouvé le nom de notre chef ?

Le Domino essaya de bluffer.

– Oui, et il ne fera pas long feu. Il a commis quelques offenses fédérales, et au moment où je vous parle, les policiers fédéraux sont chez lui.

L'un des hommes pritle téléphone sur la table, signala un numéro.

Le Domino était certain d'avoir si bien compté les déclics qu'il connaissait maintenant le numéro du chef.

Mais il s'exposait à un désappointement.

L'homme à la table murmura quelques mots dans l'appareil, puis ajouta, fort cette fois :

– Donne-moi donc la ligne du chef.

C'était un standard.

Il serait extrêmement difficile de retracer ce numéro.

On arrivait là, et on ne trouverait rien. Probablement quelqu'adapteur nouveau genre permettant de relier deux lignes ensemble à un point.

Le chef dut répondre, car l'homme dit au bout d'un moment.

– C'est le Frisé qui parle. Nous tenons le Domino Noir, ici. Qu'est-ce qu'on en fait ?... Qui ?... Bon... Ah, et puis il prétend que les

policiers fédéraux iront chez vous sous peu, s'ils ne sont pas déjà là... Ils n'y sont pas, hein ?... Et vous n'avez rien fait de fédéral... Bon... Tant mieux... Alors c'est qu'on fait avec lui... Entendu.

Il raccrocha.

Les autres le regardaient.

Il leur fit signe des deux mains étendues à plat.

– Couic ?

– Oui. On le zigouille, on l'examine, on débarrasse la terre du gentil monsieur monsieur.

– Ici ?

– Pourquoi pas. Autant ici qu'ailleurs ? Tout ce qu'on peut faire, en avant, c'est d'appeler la police.

Ils se mirent à rire.

Le capitaine des détectives riait plus fort qu'eux.

Le Domino sourit à son tour.

Mais pas avec eux.

Il pensait au jour où ces quatre hommes seraient pincés... enfin...

Celui-là...

Le Domino rageait à la pensée que Dupuis avait passé à un cheveu de le faire tomber dans le panneau.

Le Domino Noir comprenait bien comment la chose avait été montée.

On l'avait vu entrer chez Bernier.

On avait déduit qu'il venait là pour aider Bernier dans le travail qu'il avait entrepris pour lutter contre le crime organisé dans Métropolis.

On aurait pu le tirer à bout portant à sa sortie.

Mais on avait préféré une mise-en-scène élaborée.

L'attentat simulé.

La chute du Domino dans l'entrée du soupirail.

Il se souvenait maintenant que la voiture l'avait suivi longtemps avant d'approcher, et

qu'on avait approché seulement en le voyant arriver vis-à-vis ce fameux soupirail.

Puis la descente du Domino dans le sous-sol où se trouvait une jeune fille ligotée qui se plaignait.

Son entrée dans l'appartement.

Le coup sur la tête.

Le réveil sur un banc de parc.

La présence du policier venu là pour la seule fin expresse de le faire parler, de lui tirer les vers du nez, et de s'identifier ensuite comme un policier honnête, désireux de combattre l'emprise des criminels sur la police.

Par ce joli plan, la police malpropre s'assurait un espion dans le camp ennemi.

On croyait qu'ainsi, le Domino Noir livrerait sa stratégie au fur et à mesure, et quand on le verrait aussi avancé, on se débarrasserait de lui.

Beau plan, qui n'eut qu'un succès relatif.

Car même si le Domino est ici ce soir, il s'attendait au genre de réception qui l'accueillit.



Et s'en attendant...

L'un des hommes se leva.

De nouveau, il s'approcha du Domino.

Du revers de sa main, il gifla l'ennemi du crime.

– Mes ordres sont précis : Te tirer, puis détruire ton cadavre.

– Ah ?

– Oui, ce sont mes ordres.

– Dieu que vous êtes bêtes !

Les quatre hommes le regardaient avec surprise. Dupuis était bouche bée. Les paroles du Domino Noir étaient tellement inattendues.

– Oui, vous êtes bêtes. Vous jouez le jeu de votre chef, dans le moment. Mais votre tour viendra, comme il est venu pour d'autres. Prenez le cas de Ti-Rouge. Il aurait servi de bouc émissaire. Mais comme il allait parler, pour son plus grand bien, il a été tiré d'une balle. Je vous le dis, votre tour viendra.

D'un commun accord, Dupuis et le capitaine des détectives se ruèrent sur le Domino.

Ils allaient lui faire un mauvais parti, quand le gros à la mine morose, qui était resté assis et tenait toujours le Domino en joue, cria.

– Assez ! Nous allons le tirer, et ça va finir là. Dupuis, tue-le.

Dupuis sortit son revolver de police.

Il leva le bras.

Son doigt pressait déjà la gâchette, quand le capitaine des détectives lui prit le bras.

Le coup partit, puis alla se loger dans le mur.

Dupuis s'écria.

– Viens-tu fou ? Qu'est-ce qui te prend ?

Le capitaine ne lui répondit pas. Il lui tenait toujours le bras.

– Domino Noir, dis-moi quelque chose avant de mourir. Dis-moi ton vrai nom. Tu vas mourir maintenant, tu n'as plus rien à cacher ?

Le Domino souriait.

Dupuis se dégagea le bras.

– Arrête-donc tes folies. Domino, dis tes prières.

Et il tira.

## VII

Mais la porte s'était ouverte.

La porte qui n'était pas sous clé s'était ouverte.

Et au moment où Dupuis tirait...

Au moment où le coup partait...

À ce moment-là Bernier, dans la porte, fracassait le poignet de Dupuis d'une balle de son propre revolver.

La balle de Dupuis alla se perdre au plafond, défléchie par le coup asséné par le projectile sorti de l'arme de Bernier.

Le Domino Noir, plus que jamais dans sa vie, l'avait échappé belle.

On se demandera pourquoi, se sachant perdu, il n'avait pas joué le tout pour le tout ?

N'avait pas sauté sur Dupuis ?

Pour combattre et mourir en se défendant, au moins.

C'est que, du coin de l'œil, il avait vu la porte s'entrouvrir et il avait donné pleine confiance à Bernier.

Celui-ci pouvait manquer son coup.

Il pouvait tuer Dupuis sans pour cela sauver le Domino.

Mais cela, c'était le jeu risqué, la mise sur la table...

Le Domino avait été sauvé.

Évidemment, la mêlée qui s'ensuivit fut indescriptible.

Mais Bernier réussit à fracasser l'ampoule électrique au plafond, et la chambre fut plongée dans l'obscurité.

À la faveur de cette pénombre subite, le Domino trouva la porte, suivi à deux pouces par Bernier.

Et les deux hommes prirent leurs jambes à leurs cous.

Ils venaient, tous deux, d'échapper à la mort.

Surtout le Domino.

Ils coururent ainsi une bonne demi-heure, mettant autant de distance que possible entre leurs ennemis et eux.

Puis le Domino avisa un parc.

– Venez, dit-il, nous allons trouver un coin d'ombre et causer un instant quoi faire maintenant.

Ils marchèrent à travers les allées.

Un bosquet était là.

Ils y entrèrent.

Le Domino s'assit par terre, pour reprendre son souffle.

– Maintenant, mon cher Bernier, je commence à comprendre que ce sera une cause extrêmement difficile. D'autant plus qu'on me connaît, on sait qui je suis, et je devrai, ou changer de déguisement, ce qui ne sera pas facile, ou prendre des chances terribles, comme ce soir.

Bernier le regardait.

La lune éclairait le sous-bois avec sa lueur cadavérique.

– Ainsi vous vous trouvez au pied d’un mur de pierre ?

– Quelque chose comme ça.

– Que comptez-vous faire, maintenant ?

– Je ne vois qu’une chose pour le moment, c’est une visite au plus tôt au type qui a écrit cet article dans le journal, comment s’appelle-t-il ?

– Hervé Huard ?

– Justement. Je vais lui rendre visite tout de suite.

– Il est tard.

Ça n’a pas d’importance, il me recevra, j’en suis sûr.

– Allez, et dites-moi le résultat demain.

– Entendu.

## VIII

Hervé Huard demeurait dans un quartier excentrique de Métropolis.

Une énorme maison sur un coteau, exudant une atmosphère de grandeur et de noblesse peu communes.

Le Domino Noir examina la maison minutieusement, avant d'entrer.

C'était surtout le terrain l'entourant.

Il n'avait pas été suivi.

On semblait avoir perdu sa trace.

Mais il devait être compris que la maison de Huard serait gardée, après son article dans le journal..

Satisfait que si quelqu'un montait la garde, il devait être caché dans un trou de mulot, le Domino Noir se risqua dans la montée menant vers la maison.



Puis il fut sur le perron.

Devant la porte.

Il sonna.

Un temps interminable, pour quiconque se sait sous le feu possible de quelque bandit épiant la demeure, s'écoula.

Puis des pas feutrés se firent entendre, et la lourde porte s'ouvrit.

Un serviteur, impeccable dans sa livrée, se tenait là.

– Je suis Victor Adam, dit le Domino. J'apporte des nouvelles importantes à monsieur Huard. Demandez-lui s'il pourrait m'accorder dix minutes.

Le serviteur s'inclina.

– Entrez ici, je vais demander à monsieur s'il peut vous recevoir.

Le Domino entra.

Quand la porte se referma, il poussa un soupir de soulagement.

Il s'était rendu sans anicroche.

Il était à espérer que tout se passerait de la sorte en présence de Hervé Huard.

Au bout de quelques minutes, le serviteur revint.

– Monsieur va vous recevoir.

Un hall immense.

Un corridor branchant vers l'aile gauche de la maison.

Deux portes, trois.

À la quatrième, le serviteur s'arrêta, frappa deux coups.

Puis il introduisit le Domino dans une immense bibliothèque.

Tout au fond, petit tellement il était loin, un pupitre avec une lampe fluorescente posée dessus.

C'était le seul éclairage dans la pièce.

Hervé Huard était un grand homme, gros, bedonnant même.

Il se leva quand le Domino arriva à son pupitre.

Lui tendit la main.

– Asseyez-vous, je vous en prie.

Le Domino s’assit.

– Que puis-je faire pour vous ?

Le Domino essayait de déchiffrer le visage de Hervé Huard.

Mais la seule lumière sur le pupitre, et le fait que Huard était derrière, rendait l’étude difficile.

On ne voyait que des protubérances lumineuses et des ombres profondes dans le visage.

Les yeux étaient absolument invisibles.

– Vous avez écrit un article qui m’intéresse, monsieur Huard.

– Ah ? Celui de ce matin ?

– Oui.

– J’ai une marotte, et c’est de nettoyer notre bonne ville.

– Vous avez bien raison.

– Avez-vous des informations à m’offrir sur la

façon dont les choses se passent ?

– Pas exactement. Je désire des renseignements de vous.

– Vous m’avez dit que votre nom était Victor Adam, n’est-ce pas ?

– Pas à vous...

– Non, à mon serviteur... C’est tout comme.

Et Huard se mit à rire d’un bon rire de papa.

– Oui, en effet, mon nom est Victor Adam... pour la circonstance. En réalité, voici qui je suis...

Le Domino sortit de sa poche son bijou en diamant noir, le domino dessiné sur le platine, qui lui servait d’identification.

– Voici qui je suis, monsieur Huard.

Il lui tendit le bijou.

Huard se pencha, tendit la main.

Il tourna et retourna le bijou en tout sens.

Puis il dit d’une voix contenue.

– Le Domino Noir !... Monsieur, nous sommes honorés, et je suis maintenant certain qu’avec

voire aide... la ville de Métropolis sera nettoyée, épurée, et que nous pourrons enfin redevenir l'orgueil du pays.

Il remit le bijou au Domino.

– Et maintenant, monsieur Huard, pouvez-vous m'aider ?

Le philanthrope fut silencieux un instant.

– Que voulez-vous savoir au juste, monsieur... Adam ?

– Avez-vous une idée qui est le chef de toute l'organisation à Métropolis ?

– Croyez-vous donc en un seul chef ? J'aurais cru que nous avions affaire à des bandes isolées, commettant leurs déprédations de façon indépendante.

– Je suis d'avis contraire. Un citoyen de cette ville, probablement un homme très estimé, tire les ficelles, et à l'aide du chantage, fait marcher le maire, les échevins, la police et les magistrats.

Huard eut une exclamation d'admiration.

– Diantre, voilà une théorie intéressante ! Et

avez-vous des preuves à l'appui de vos avancés ?

– Toutes les preuves qu'il me faut. Il ne me reste plus qu'à trouver l'homme, et il sera vite pendu, je vous assure...

– Je n'en doute aucunement, monsieur... euh...  
Adam. Mais je vous avoue que vous êtes plus avancé que je ne le suis. Tout ce que je sais, c'est ce que tous les citoyens de Métropolis sont à même de constater, c'est-à-dire que la ville est inondée par le vice et le crime, et rien ne se fait pour y remédier.

– C'est tout ?

– C'est tout.

– J'aurais cru...

– Un instant. Je conçois votre désappointement. Cependant, je vais vous assurer d'une chose, dès maintenant. Je mets toutes les sommes nécessaires à votre disposition. Je vais, ici même, vous faire un chèque pour dix mille dollars. Vous emploierez cet argent à la poursuite de votre enquête, et si vous n'en avez pas assez, revenez me voir. D'autre part, si vous avez

besoin de renseignements, je suis à votre disposition.

Voilà qui terminait l'entrevue.

Le Domino avait presque envie de se laisser aller au découragement.

Un autre fiasco.

Un autre mur de pierre.

Son dernier atout lui glissait entre les doigts.

Il allait se lever pour prendre congé, quand la porte s'ouvrit.

Un jeune homme entra.

Il s'approcha du pupitre, portant sous son bras une liasse de dossiers.

Huard se leva.

– Monsieur... euh... Adam... mon secrétaire, Pierre Anger.

Le Domino tendit la main.

Il calcula mal sa distance, dans la pénombre, et sa main heurta les dossiers.

Ils tombèrent de sous le bras du jeune homme.

Le Domino se pencha pour aider à les ramasser.

Le jeune homme dit d'une voix blanche :

– Laissez faire, monsieur.

Mais le Domino se pencha quand même.

Puis il lut le titre d'un dossier.

Et le tenant d'une main, se releva.

Se releva pour se trouver en face d'une bibliothèque complètement illuminée, d'un secrétaire devenu un gangster armé d'un revolver, et d'un Hervé Huard menaçant, le visage contorsionné, la bouche baveuse, un revolver à la main lui aussi.

– Monsieur le Domino Noir, vous venez de faire un mauvais pas.

Le Domino regardait Huard avec stupeur.

– C'était vous ? Le chef, c'est Hervé Huard ?...

– C'était moi, et c'est encore moi.

Le secrétaire se mit à rire.



Huard contourna son pupitre.

Il marcha vers le Domino Noir.

Celui-ci ne bougea pas.

Il venait de voir remuer une draperie.

Et il se demandait bien qui était derrière.

Il ne bougea donc pas quand Huard vint vers lui.'

À un moment, Huard tournerait complètement le dos à son secrétaire.

Et le secrétaire tournerait complètement le dos à la draperie.

C'était ce que le Domino Noir voulait.

Il attendit donc, et quand il vit que Huard était justement dans la position voulue, il s'élança et frappa un coup de poing sur la main de Huard tenant le revolver.

Pris par surprise, Huard ne réagit pas immédiatement.

Ce fut suffisant.

La draperie s'ouvrit.

Un homme en sortit, sauta sur le secrétaire.

Le revolver d'Huard était tombé sur le plancher.

Le Domino Noir en profita, et dans une magistrale prise de Jiu-Jitsu, il cassa le bras d'Huard.

Le gangster de grand luxe tomba, gémissant comme un animal blessé.

Le secrétaire gisait, le crâne surmonté d'une énorme bosse.

Il en avait pour une bonne demi-heure.

Le Domino décida de regarder qui l'avait si bien secondé.

C'était le capitaine des Détectives.

– Vous ?

Le Domino marchait de surprise en surprise.

– Qu'est-ce que vous faites ici ?

Le capitaine des détectives riait.

– Je suis un agent fédéral. Vous aviez raison en disant que nous étions sur la piste de Huard.

Mais vous bluffiez, et ça vous ôte du mérite.

Il montra son identification.

– Mais, je ne comprends pas...

– Dites-donc, pourquoi pensez-vous que j'ai arrêté le bras de Dupuis pour vous poser ma question idiote. J'avais vu la porte s'entrouvrir.

– Vous aussi ?

– Mais oui. Vous l'aviez vue ?

– Oui. Autrement je me serais défendu.

– Évidemment.

– Alors voici notre cause terminée.

– Pour vous, mais pas pour moi.

– Comment ça ?

– J'ai le chef de la bande, mais maintenant je veux connaître ses sources d'approvisionnement de drogue.

– Ses papiers devraient vous donner ça.

– Oui ?

– Mais oui, c'est comme ça que j'ai compris, moi.

Et le Domino montra à Jim Leggett, le policier fédéral, le dossier ramassé par terre, qui avait été la clé du mystère.

On lisait sur la languette-titre : « RAOUL DUCHARME, chef de police, lettres d'amour. »

– J'ai immédiatement compris que le chef, cet homme qui tenait entre ses mains les destinées de toute une ville, c'était Hervé Huard, philanthrope, homme d'œuvres, espèce de Robin Hood à rebours. Scélérat et fripouille de première grandeur.

Jim Leggett sourit.

– Vous lui en voulez.

– Il mérite la potence, et cent fois.

Le Domino décrocha le téléphone.

– Je vais avertir le chef de police, les magistrats, enfin tous ceux qui vivaient sous le joug de Hervé Huard que le règne de la pègre est terminé à Métropolis.

– Nul doute, conclut, Jim Leggett, qu'il y aura de grandes réjouissances en apprenant cette nouvelle.

– Nul doute. Et je suis persuadé que Rodolphe Bernier, le journaliste, retournera à son emploi au CITOYEN, quand ce journal opprimé rouvrira ses portes.

Le Domino avait vu juste.

Moins d'une semaine plus tard, la ville était nettoyée.

Les tripots étaient fermés et les maisons louches cadénassées.

Les rues étaient redevenues sûres.

Et le CITOYEN, journal de combat, avait repris sa publication.

Métropolis renaissait à une vie saine, calme, normale.

Le joug du crime et de la terreur était terminé.

Les édiles, le maire, le chef de police, les juges et les magistrats, soustraits à la dictature de Hervé Huard, avaient repris le goût de vivre, et l'administration avait repris son enthousiasme.

C'était le bonheur revenu.

On fêta et on ovationna Victor Adam,

délivreur de Métropolis.

Mais, pas plus qu'avant, on ne sut qui se cachait derrière ce nom mystérieux, maintenant plus que jamais la terreur des criminels de toutes catégories, le DOMINO NOIR.



Cet ouvrage est le 692<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.